

L'origine du Mal

Monsieur Wallace

L'origine du Mal

La Dette de Sang

Tome 2

Eliot Kane

Du même auteur :

2025 - Monsieur Wallace, tome 1

2026 - L'origine du Mal, tome 2

2026 - Sans Nuance, tome 3

2027 - (*en cours d'écriture*) Bise Noire, tome 4

Auteur: Eliot Kane

Dessin de la couverture: Eliot Kane

© 2026 Eliot Kane

www.eliotkane.com

ISBN : 9789403939414

Bien que ce roman s'ancre dans une réalité inspirée de faits d'actualité, il s'agit d'une œuvre de pure fiction. Les personnages, lieux et événements décrits sont le produit de l'imagination de l'auteur et n'ont aucune correspondance avec la réalité.

“Les fautes des pères sont les malheurs des fils.”

— Proverbe latin

Chapitre 1

Je quittai Bex avec une déchirure au cœur. L'odeur de soufre des bains d'antan allait me manquer. Ce parfum doux-amer s'était accroché à moi durant toutes ces années, imprégnant le costume du pigiste désabusé que j'avais endossé comme une seconde peau. Une armure qu'il me fallait maintenant abandonner.

Je laissai aussi ces sentiers dans les vignes où mon esprit, se mêlant à celui de Wallace, se perdait dans des discussions aussi tortueuses que les vieux ceps qui nous entouraient. J'abandonnai ce cocon rassurant. Mon refuge était devenu trop exposé aux lumières crues que le succès de mon premier roman, *Monsieur Wallace*, projetait désormais sur moi. Ce livre avait soulevé des vagues si hautes qu'elles avaient fait chavirer les destins de notables et de politiciens, tous

naufragés des sirènes d'un capitalisme qu'ils croyaient sans loi.

Le vertige de cette nouvelle vie m'effrayait. Mon statut de raté magnifique m'avait longtemps protégé de la chute. Avais-je vraiment réussi ? La question me taraudait nuit après nuit. Mes pensées glissaient vers Armand Dutoit, que j'avais réduit au silence, mais surtout vers Wallace. Vers ce lourd héritage que je portais désormais. Retrouver la trace de son petit-fils !

J'attendais sur la terrasse, le regard perdu vers l'appartement voisin. Les volets de Nadine étaient clos. Mon amie de toujours était partie, la désolation dans l'âme, à l'autre bout du monde, me laissant savourer seul le goût amer d'un triomphe qui avait coûté trop cher.

*

Quatre ans plus tôt.

L'odeur de désinfectant luttait contre le souvenir métallique du sang. Je sortis des soins intensifs après y avoir passé quatre jours. Douze heures d'opération. La lame incisive de Raf avait touché mon foie mais aussi une artère, une morsure glaciale que je sentais encore. C'était le poing de Paul, déterminé, qui m'avait sauvé. Je revoyais sa main compresser la vie en moi alors que je la sentais se dérober dans un brouillard rouge. Je n'oublierai jamais la volonté farouche dans les yeux de cet homme, de mon ami. Juste avant de sombrer, une image s'était imposée, pure et tranchante. Le visage de Tom, mon fils. *Papa, j'ai encore besoin de toi.*

Nadine entra dans la chambre. Je connaissais ce regard. Un mélange de douceur et de cette tristesse abyssale qui la submergeait quand la vie se montrait trop cruelle. Je savais que, même sans le vouloir, j'avais brisé son rêve.

— Pierre...

Elle resta figée un instant, puis s'avança pour blottir son visage dans mon cou. Je sentais la chaleur d'une larme perler sur ma peau.

— Nadine... je ne peux décidément pas te laisser trois jours toute seule sans que ta vie devienne un bazar sans nom.

— T'es con !

Elle se redressa pour me regarder dans les yeux.

— T'as foutu un sacré bordel !

Je pris sa main glacée dans la mienne.

— Je suis tellement contente que tu sois en vie, mais...

Elle s'interrompit. Il n'était pas besoin de finir. L'homme qu'elle aimait avait tué sa meilleure amie et tenté de me supprimer. Aucun mot ne pouvait traduire cela.

*

Le vrombissement du camion de déménagement dans la cour me tira de mes souvenirs amers. Le soleil de juin cognait déjà sur les toits de Bex. Trois hommes descendaient du véhicule. Après un bref échange sur les détails logistiques, je pris congé. Le tram passait à 9 h 04. Je contournai le bâtiment et montai dans la vieille rame vert pomme du train qui venait de Gryon et qui me mènerait à la gare. Son grincement familier marquait le début d'un nouveau chapitre, ou peut-être la fin d'un autre.

Depuis la gare de Bex, le paysage se mit à défiler et je me décidai à rappeler mon demi-frère, Nicolas, qui cherchait à me joindre depuis la veille. Né du deuxième lit de mon père, il représentait ce lien tardif et maladroit que je n'avais jamais su apprivoiser.

— Salut, c'est Pierre.

— Salut. Le vieux est mort.

Le monde bascula dans un silence cotonneux. Les conversations feutrées me parvinrent brusquement comme à travers une épaisse couche d'eau. Le choc fut brutal, sans appel.

— Comment ça ?

— Il est resté quatre jours la tête écrasée contre un mur. Une crise cardiaque, il paraît. Faudrait que tu viennes. Il y a des trucs à organiser.

Je restai figé, incapable de ressentir quoi que ce soit, comme si mes émotions avaient disjoncté. Puis une tristesse sourde, lourde comme une pierre, m'envahit.

— Notre père...

— Ouais, c'est ce que je te dis depuis une heure.

— T'as appelé les autres ?

— Je te laisse voir avec ta frangine. J'ai pas son numéro.

Je raccrochai. Je restai plusieurs minutes à regarder le paysage, une bouillie de vert et de gris que mes yeux ne voyaient plus. Le train entra en gare de Montreux. Machinalement, je descendis. Mes pas me portèrent jusqu'au bord du lac, jusqu'au pied de la statue de Freddie Mercury. Je laissai la tristesse m'envahir, une vague grise et sans larmes. Il était mort seul, la tête contre un mur, loin de toute mise en scène. Face à cette effigie de bronze au poing levé vers un ciel indifférent, je fredonnai silencieusement *Barcelona*, cet air qu'il chantait quand j'étais enfant.

*

À Cheyres, dans notre villa nichée à deux pas de la Grande Caricaie au bord du lac de Neuchâtel, nous avons choisi notre nouvelle vie au cœur de ce petit village paisible, où les vignes tiennent encore en respect les constructions. Rachelle déballait les derniers cartons. Elle tentait en vain de décoller

Tom et Alexandre de leurs écrans avant de répondre au téléphone.

— C'est moi.

— Ah, Pierre. Tu arrives quand ? Impossible de bouger les garçons...

— Mon père est mort.

— Oh ! Je suis désolée mon amour. Où es-tu ?

— À Montreux. Je dois passer chez lui. Nicolas m'attend.

*

Le car postal cahotait sur les routes sinueuses au départ de Moudon et me déposa enfin à Thierrens, un petit village d'agriculteurs qui semblait lui-même en voie de disparition, figé dans le temps. Quand je franchis le seuil de l'appartement de mon père, une odeur de renfermé et d'alcool froid me saisit à la gorge. C'était l'odeur de la fin, celle des rêves rances. Je ne ressentais rien. Tout semblait bloqué. Nicolas était déjà là. Il entassait des objets dans un carton, tel un pilleur d'épave pressé d'en finir.

— Salut ! Tu fais quoi ?

— Tu vois bien. Je reprends mes affaires...

— De quelles affaires tu parles ?

— De *mes* affaires... Y a des papiers pour toi, là, sur la table. Des lettres.

L'indifférence de Nicolas me sidéra. Mais pouvais-je lui en vouloir ? Il avait vécu le quotidien de la déchéance, les cris de la violence, là où moi j'avais fui.

En regardant ce taudis, je ne pouvais m'empêcher de revoir la scène de nos retrouvailles, ici même, cinq ans plus tôt.

*

Mon père m'attendait dans la cour. Vingt ans de silence nous séparaient. L'homme robuste au charisme effrayant de mon enfance s'était transformé en un vieillard tremblant. Je peinaï à le reconnaître. Sa peau était parcheminée, ses mains s'agitaient d'un tremblement constant. Seul son regard était empli d'une tristesse indescriptible et faisait encore de lui mon père. J'hésitai un instant avant de le prendre dans mes bras. Je sentis toute la fragilité de son échec.

L'appartement était vétuste. Une vieille table, quatre chaises dépareillées. Un lit une place, un vieux téléviseur. L'air sentait la solitude et le regret. Où était passé l'homme public, celui qui tenait des discours éloquents, qui comprenait le monde mais pas sa famille ? L'homme de pouvoir, l'homme aux multiples femmes, qui ne s'encombrait ni de loyauté ni de fidélité ?

— Je suis tellement heureux de te voir Pierre.

— Moi aussi.

— Tu mens toujours aussi mal.

— Que s'est-il passé papa ?

Il marqua un silence presque gêné.

— Je suis vieux.

Ce fut la première fois que je lus la résignation dans ce regard que j'avais tant craint. La perdition dans laquelle il s'était vautré durant des décennies avait fait son œuvre. Elle refléta et illumina mes propres peurs.

— Pourquoi as-tu voulu me voir papa ?

— Je suis malade. Oh, rien de grave. Mon cœur est celui d'un vieil homme. Tu peux t'asseoir tu sais.

Il se dirigea vers la cuisinière et dévissa une vieille cafetière italienne.

— Tu es mon fils aîné, Pierre. Tu sais, ta mère...

Je l'interrompis aussitôt.

— Je ne suis pas venu ici pour parler avec toi de ma mère.

— Oui, tu as raison. Je voulais...

— Tu voulais quoi ?

— Pierre. Je... J'ai fait ce que j'ai pu.

*

Le bruit du scotch qu'on déchire me ramena au présent. Nicolas emballait son dernier carton.

— Voilà, j'ai fini. Je vais m'en aller.

— Tu reviens ?

— Non. Ce n'était plus mon père.

Il me salua et quitta l'appartement avec son dernier carton sans un mot de plus, comme s'il emportait avec lui les derniers vestiges de notre demi-fraternité.

Je me retrouvai seul dans le silence de l'appartement. Je me dirigeai vers la table où reposait le carton qu'il m'avait laissé. Je l'ouvris. À l'intérieur se trouvaient quelques lettres, des enveloppes jaunies écrites de la main de ma mère. Et avec elles, le pressentiment glacé qu'une nouvelle histoire, bien plus ancienne et plus dangereuse, venait de commencer.

Chapitre 2

Le lendemain, Paul déboula dans la chambre des garçons sans frapper, avec cette aisance brutale de celui qui possède le double des clés. La porte claqua contre la butée. Ici, l'air était artificiellement filtré par une climatisation silencieuse qui maintenait une température de laboratoire, loin de la fournaise qui régnait dehors. La pièce sentait le neuf, un mélange entêtant de peinture fraîche et de colle de parquet.

Tom, mon fils, et Alexandre, celui de Rachelle, affalés dans des fauteuils ergonomiques, levaient à peine les yeux. Leurs visages, baignés par la lueur spectrale des écrans incurvés, semblaient hypnotisés.

Ils étaient désormais âgés de dix-huit ans. Tom avait fait le choix de vivre avec moi à Cheyres, **laissant** à sa mère **cette**

vie de liberté qu'elle chérissait, qu'elle attendait depuis longtemps.

Paul s'arrêta au milieu de la pièce, les mains sur les hanches. Son regard, lourd et insistant, glissa sur le matériel de pointe, les tours d'ordinateurs aux parois transparentes, les casques audio professionnels jetés sur le bureau.

Je reconnaissais cette lueur depuis quelque temps déjà. Un mélange d'admiration et d'écœurement. Le regard de l'homme qui compte mentalement le prix de ce qu'il voit et le compare, avec une amertume acide, à ses propres fins de mois.

— Alors les gars ? C'est confortable, la vie d'artiste ?

Il s'avança, effleura du doigt un clavier. Alexandre pivota enfin sur son siège, retirant un écouteur.

— Salut Paul. On bosse sur le blog.

— Bosser... avec un matos pareil, c'est des vacances, pas du boulot. Vous avez de la chance d'avoir un sponsor généreux.

La remarque se voulait légère, une blague d'oncle bourru, mais elle claquait sèchement. Elle portait le poids des non-dits, de cet argent qui avait érigé un mur invisible entre Paul et moi au fil du temps. Tom, sentant le flottement, tenta de détendre l'atmosphère avec un sourire forcé.

— T'as des *news* pour nous ?

— Une info exclusive... Rachelle a besoin de deux mecs solides pour l'aider à déballer les derniers cartons en bas.

Un grognement synchronisé accueillit l'ordre, mais ils s'exécutèrent sans protester. Paul avait cette autorité naturelle, physique, qui ne souffrait pas la discussion. Les garçons sortirent en traînant des pieds et rejoignirent Rachelle au séjour.

Il se tourna vers moi. Son regard descendit impudiquement sur mon ventre. Il savait exactement où se trouvait la cicatrice.

— Tu as mal aujourd'hui ?

C'était un rappel de propriété.

*

Quatre ans plus tôt. L'appartement de Wallace à Bex.

L'odeur de la poudre brûlée me prit à la gorge. Le corps de Raf Loichat se disloqua sous l'impact de la balle avant de s'effondrer sur moi. Et puis la douleur ! Un froid absolu, une morsure de glace là où la lame avait tranché les chairs. Le visage de Paul était déformé par l'effort. Il repoussait le cadavre de Raf et plongeait ses doigts dans ma plaie béante, cherchant l'artère, compressant la vie pour qu'elle ne s'échappe pas. Je **sentis** encore son souffle rauque contre mon oreille : « *Tiens bon, Pierre. Ne me lâche pas.* » Il m'avait maintenu en vie, seconde après seconde, par la seule force de

sa volonté brute. Je lui devais chaque bouffée d'air que je prenais aujourd'hui.

*

Depuis quelque temps, j'avais l'impression que ma dette envers lui augmentait chaque jour. Il était devenu omniprésent. Il s'invitait pour les repas, commentait nos achats, jugeait notre train de vie. Comme si ma réussite était une anomalie qu'il devait corriger, ou pire, comme si je la lui avais volée.

Je savais qu'il était aux abois. Evelyne ne travaillait plus, ils venaient d'avoir un enfant, et les traites de leur pavillon à Cheyres l'étranglaient. Je lui avais proposé de l'aide, discrètement. Il avait refusé avec une fierté blessée qui s'était muée, mois après mois, en une rancœur tenace.

Nous descendions à notre tour rejoindre Rachelle.

— Paul, je ne t'avais pas entendu arriver. Tout va bien ?

— Ça peut aller, Rachelle. Je passais voir comment vous vous installiez dans votre château.

— Nous sommes loin d'un château. Juste une maison.

Rachelle quitta la pièce pour coordonner les actions matinales avec les garçons. Nous étions seuls, Paul et moi.

— Ce n'est pas le moment idéal, je sais, avec ton père, mais j'ai un message.

— Un message ?

— Benoît Chanet.

Le nom claqua dans la pièce silencieuse comme un coup de fouet.

— Il veut te voir.

Chanet. Le flic véreux. L'architecte de l'ombre qui avait manipulé nos vies comme des pions quatre ans plus tôt. Je pensais l'avoir enterré avec le reste de mes démons de Bex.

— Chanet ? Me voir ? Pourquoi ? Il a été libéré ?

— Non, il est toujours au chaud chez moi.

Je décelai un léger voile de satisfaction perverse dans le regard de Paul. Il aimait ça. Être l'intermédiaire. Celui qui détenait les clés des bas-fonds auxquels je n'avais plus accès.

— Il ne m'a rien dit de plus. Juste qu'il t'attend. Et qu'il a des choses à te dire.

— Je te l'ai déjà dit Paul, j'ai enterré cette histoire.

Le téléphone de Paul vibra dans sa poche. Il jeta un coup d'œil à l'écran et son visage se crispa immédiatement. Il rejeta l'appel d'un geste rageur.

— Tout va bien ?

— Ouais. Juste la banque qui me harcèle pour des conneries de découverts. Les fins de mois !

Il y avait dans sa voix une amertume calculée. Paul s'éclipsa rapidement.

Rachelle avait entendu notre conversation.

— C'est quoi cette histoire avec Chanet ?

— J'en sais rien.

— Pierre, tu m'avais promis...

Chapitre 3

La quiétude de Cheyres se rompit brusquement. Une sirène ! D'abord lointaine, un simple miaulement dans la nuit tombante, puis elle hurla, violant l'intimité de notre quartier.

Tom et Alexandre déboulèrent dans le séjour.

— Vous avez entendu ? Ça vient de la réserve, s'exclama Alexandre en se précipitant vers la baie vitrée.

— P'pa ! On va voir ?

La vieille démangeaison du journaliste se réveilla, plus forte que la prudence.

— On y va !

— Pierre ! Non, protesta Rachelle.

— On va juste jeter un œil.

La réserve de la Grande Cariçaie était un autre monde. À quelques mètres de notre jardin manucuré, c'était un enchevêtrement de nature sauvage, de roseaux hauts comme des hommes et de vase noire. L'air y était saturé d'humidité et d'odeurs de décomposition végétale. Les gyrophares bleus des voitures de police découpaient la nuit tombante, projetant des ombres fantomatiques sur les troncs d'arbres.

Nous marchâmes une bonne centaine de mètres sur le sentier entravé par les racines des arbres, qui débouchait sur la plage du petit pêcheur. Elle était là, à cinquante mètres. Le corps d'une femme dénudée flottait entre les joncs. Des flics tentaient de l'agripper pour la ramener sur la terre ferme. Un ruban jaune barrait l'accès.

Olivier, le patron du restaurant de la Plage tout proche, était là.

— Ah, Pierre. C'est moche. Une femme a été trouvée il y a vingt minutes par une joggeuse.

— On sait qui c'est ?

— Non. Elle est jeune.

Paul arriva derrière nous, sortant de l'ombre comme un spectre.

— Putain ! Ça recommence. On dirait que la merde te suit à la trace, Pierre.

— Paul ? Mais tu racontes quoi ?

Paul ne répondit pas. Nos regards se posèrent sur le corps de la jeune femme que les gendarmes posaient sur un brancard. Je distinguai les traits fins de son visage avant qu'elle ne soit recouverte d'un drap blanc. Une jolie fille !

Je sentis Tom se raidir à côté de moi. Il murmura à l'oreille d'Alexandre.

— C'est quoi vos messes basses ?

Une main se posa sur mon bras. Une main ferme, professionnelle.

— Reculez Monsieur.

Je tournai la tête, ébloui par le faisceau d'une lampe torche. J'aperçus une femme qui se tenait là. La quarantaine, des traits tirés, une queue de cheval stricte. Elle portait un blouson de cuir léger qui jurait avec la chaleur moite de la soirée.

— Capitaine Sandra Pasquier, Police cantonale. Vous connaissez cette personne ?

— Non. Nous sommes juste des voisins trop curieux.

Pasquier braqua sa lumière sur Paul, impassible à mes côtés, puis sur les garçons derrière nous. Tom était livide. Alexandre fixait l'eau avec une intensité terrifiante.

— Et vous ?

Alexandre ouvrit la bouche, mais aucun son ne sortit. Tom détourna les yeux, incapable de soutenir le regard de la policière.

— Non. On ne sait pas.

Le mensonge flottait dans l'air, aussi palpable que l'humidité du lac.

Paul s'avança et s'interposa entre la flic et les garçons. Il adoptait cette posture familière des hommes qui portent l'uniforme.

— On va peut-être éviter l'interrogatoire ici, Capitaine. On a entendu les sirènes et tout le remue-ménage.

Pasquier dévisagea Paul.

— Vous êtes ?

— Paul Gindraux. Gardien-chef aux Établissements de la Plaine de l'Orbe.

— Très bien, Alain, dit-elle en s'adressant à son collègue, emmène tout le monde chez Monsieur. On passe vers vous après.

Nous montâmes vers la villa en silence. Rachelle nous attendait sur la terrasse, les bras croisés. Paul entra le premier dans le séjour et prit les commandes. Son instinct, son expérience avait identifié le malaise. Chanet l'autre flic s'éclipsa.

— Bougez pas. On arrive de suite.

Paul le laissa s'éloigner.

— C'est quoi l'histoire, demanda-t-il en s'adressant aux garçons. Vous la connaissez ?

Tom et Alexandre se regardèrent sans dire un mot.

— Paul, s'il te plaît, ils sont sous le choc, plaïda Rachelle.

Paul me regarda.

— Et toi ?

— Non. Je ne pense pas.

La sonnerie retentit. Paul alla ouvrir. La Capitaine Pasquier entra, suivie de son collègue, Alain Miotton. L'atmosphère changea instantanément.

— Bonsoir. Mon collègue et moi sommes chargés de cette enquête. Nous avons quelques questions.

Elle commença par moi.

— Où étiez-vous ce soir entre 19 h 00 et 21 h 00 ?

— J'étais ici. Nous avons déballé des cartons toute la journée.

Miotton leva le nez de son carnet.

— Et vous, les garçons ?

— On... on était dans ma chambre. On jouait en réseau.

— Vous n'êtes pas sortis ?

— Non.

C'était faux. Je savais qu'ils étaient sortis fumer ou discuter sur la terrasse de l'étage, je les avais entendus rire plus tôt.

Paul se leva et intervint de nouveau. Il posa sa main lourde sur l'épaule de Tom.

— Laissez-les, Sergent ! Vous vérifierez leurs alibis demain. Là, ils sont en état de choc.

Pasquier fixa Paul, puis moi. Je sentis son scepticisme. Elle savait qu'on lui cachait quelque chose.

— Très bien.

Les flics prirent congé. La porte claqua, le silence tomba.

— T'es mêlé à ça Pierre ?

— C'est quoi toutes ces insinuations depuis tout-à-l'heure ?

— Rien. Juste, la Pasquier, elle est connue pour ne pas lâcher comme ça.

— Comment ça, pas me lâcher ?

— Il y a un cadavre en bas de chez toi. Tu as un casier médiatique...

Je vis une lueur d'accusation mêlée à de la satisfaction dans le regard de Paul. J'étais déstabilisé.

— Je vais rentrer. Evelyne doit s'inquiéter. Je repasse demain matin, ajouta-t-il avant de s'éclipser.

Les garçons restèrent prostrés, le visage gris, les yeux rivés sur le sol. Je regardai Tom, puis Alexandre. Je savais.

— Vous allez devoir parler tous les deux. Et pas de conneries cette fois.

Tom releva la tête, les yeux pleins de larmes qui menacèrent de déborder.

— C'est Amandine, papa.

Le nom ne me disait rien.

— C'est qui Amandine ?

— Amandine Constant. La fille du blog. Celle qui nous donnait des infos sur les tableaux volés.

Alexandre se leva brusquement, comme s'il étouffait, arrachant son col de chemise.

— Elle est venue ce soir.

— Venue ? Ici ?

— Oui. Elle avait peur.

— Elle nous a passé un truc.

— Quel truc ?

— Une clé USB.

Je ne connaissais pas cette fille. Sur le moment, je ne mesurais pas qu'ils détenaient, sans le soupçonner, une bombe à retardement. Je ne savais pas encore que le danger n'était plus dehors, dans les roseaux. Il était là, invisible, et flottait dans notre salon, au cœur de notre maison.

Chapitre 4

Le lendemain matin, la maison s'éveilla avec la gueule de bois des lendemains de catastrophe. Une lumière crue, impitoyable, inondait le salon à travers les baies vitrées et révélait la poussière impudique sur les derniers cartons. Le bruit de la porte d'entrée se fit entendre. Paul ! Il était huit heures. Il entra sans sonner, me salua, puis jeta un sachet de croissants sur l'îlot central de la cuisine. Il s'affaira autour de la machine à café, ouvrit les placards pour chercher du sucre avec une familiarité qui m'agaçait de plus en plus.

Il y a quatre ans, Paul m'avait sauvé la vie. Mais le naufragé que j'étais avait fait surface. Je m'étais acheté une villa au bord du lac. Paul, lui, était resté le gardien sur la rive, les pieds dans la vase. Paul aimait le Pierre brisé, celui qui avait besoin de lui. Ma réussite était devenue pour lui une insulte